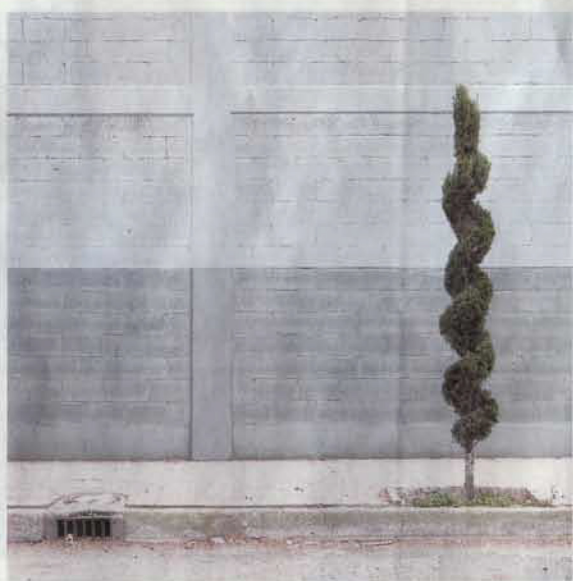




Photo © Patrick Galbats



B. Danckaert, «Mexico City», 2016

# Présent... pas si simple

Territoires photographiques: Bert Danckaert et Patrick Galbats

Marie-Anne Lorgé

P our «confondre le désir d'information, que les photographes satisfont habituellement», le parcours visuel de cette semaine va relier, de Luxembourg à Dudelange, «la poésie des rues» du photographe anversois Bert Danckaert (né en 1965) et l'enjeu documentaire du photographe luxembourgeois Patrick Galbats (né en 1978).

Avec Galbats (au CNA), l'arpentage interroge l'espace Schengen par la porte de la Hongrie, et ça fait froid dans le dos. Avec Danckaert (à la galerie Clairefontaine), l'horizon est en l'occurrence asiatique, et on commence par là.

Dès l'entrée, pour le dire en raccourci, on a l'impression de tomber sur des formats expressionnistes abstraits dignes d'un Mark Rothko – 32 au total –, sauf qu'il s'agit évidemment de rectangles photographiques et que les formes géométriques de couleur plate qui ainsi s'alignent sont bel et bien enracinées dans le réel, et pour cause, il s'agit de façades. Autant de façades que le photographe repère au hasard de sa marche, autant de motifs triviaux que traque Bert Danckaert, ce marcheur urbain obsédé par un ordinaire devenu/devenant extraordinaire.

Un ordinaire ciblé dans des lieux exotiques... jamais identifiables. Si le globe-trotter Danckaert se balade de Macao à Mexico et de Bangkok à Hong Kong, ce n'est pas pour en tirer des cartes postales mais pour renifler le silence et l'absence afin de tenter une sorte d'état des lieux globalisé. Une fois désertées, les villes, réputées grouillantes, sont interchangeables. Et dans la ville devenue générique, l'humain fait défaut, seuls subsistent les traces, les restes aléatoires de son activité – un bouchon de soda au pied un arbre, des crevasses ou tatouages sur un mur, un raccord de scotch: c'est sur ces détails que le photographe Bert Danckaert s'at-

”  
La condition humaine  
dans un monde  
changeant.

tarde, son regard de peintre faisant le reste, induisant une présence dans l'anodin, comblant le manque par l'illusion (du grattage, du montage, en relief ou en creux).

Avec Patrick Galbats, l'œil des laissés-pour-compte, on voyage aussi, mais plutôt en enfer, ou pas loin si on n'y prend garde: le pas est lourd comme une botte, dont le bruit persiste aujourd'hui.

Patrick Galbats s'intéresse à la porosité de l'espace Schengen, à la crispation, aussi, induite par la question des réfugiés. Alors, tout en parachevant un travail mené de longue date en/sur la Roumanie, le voilà en Hongrie, sur les traces d'Imre Miklos, ce grand-père qu'il n'a pas connu, qui a fui son pays natal à l'arrivée de l'armée russe en 1944, un nationaliste «bon teint» devenu migrant et apatride mais «qui inscrit l'hymne national hongrois dans son passeport».

Ce point de départ donne le ton du récit photographique, taillé en couches, où Patrick, parti explorer ses racines familiales – nourri, pour la cause, de littérature hongroise, stéréotypes inclus – télescope un territoire «tourmenté» à la fois par l'Histoire et par le regain nationaliste (incarné par l'actuelle vision conservatrice et eurosceptique de Viktor Orbán). Ce regain – inscrit dans la sociologie du quotidien (par les tatouages, les marches de commémoration, l'uniforme exhumé/abandonné) et dans la topographie, déjà par la

clôture en barbelés de 175 km, à la frontière serbo-hongroise –, le photographe Galbats le documente jusqu'à saturation, tirillé en même temps par la figure grand-paternelle idéalisée, censée renvoyer des images et paysages plus intimes. Sauf qu'à ce niveau-là aussi, les décors (dont le turul, oiseau mythologique le plus important du mythe de l'origine des Magyars, le plan d'eau et les fermettes à l'architecture socialiste) témoignent de détournements patriotiques.

Le fil conducteur privé infuse la vision politique d'une Hongrie «prisonnière de son histoire» – une histoire qui, aujourd'hui, non seulement bégaie mais amalgame «tout un spectre d'angoisses» liées à l'islamisme, à la globalisation – sans parvenir à gommer la violence. Qui n'en finit pas de sourdre. Au final, l'expo n'en est pas une ou, plutôt, disons qu'elle est d'une autre dimension, de l'ordre de l'expérience immersive. C'est dire son épaisseur. Intitulée *Hit me one more time*, elle entre «en résonance avec les emblèmes d'un climat politique sombre» qui conditionne «l'humain dans un monde changeant»: en ne montrant pas les visages, slalomant entre les monuments et les instruments de contrôle ou de surveillance, Patrick Galbats capte la douleur et la menace des «contours fissurés». Que l'Europe couve. A voir d'urgence.

## En pratique

– Patrick Galbats, «Hit me one more time», photos, jusqu'au 29 avril, au Centre national de l'audiovisuel (CNA), espaces Display 1 + 2, Dudelange; infos: cna.lu  
– Bert Danckaert, «Horizon», photos, jusqu'au 21 avril, à la galerie Clairefontaine, Espace 2, 21 rue du Saint-Esprit, Luxembourg; infos: galerie-clairefontaine.lu